

—Oui, tu me l'as déjà dit... C'est donc vrai ?

—Hélas ! ce n'est que trop vrai, répondit Mariquita avec un accent de colère et d'amertume ; oui, ma carrière d'artiste était brisée...

Je ne chanterai plus... plus jamais !

Adieu les ivresses et les triomphes de la scène, Adieu cette vie à grandes guides, à laquelle j'étais habituée, pour laquelle j'étais née. Adieu la fortune ! Adieu le public enthousiaste ! L'émotion m'avait été...

—Mais cela ne peut-il se guérir ?

—Non. J'ai consulté, j'ai essayé de tout, suivi tous les traitements. Mariquita vit, mais le rossignol est mort.

Il n'y a plus de cantatrice.

—Pauvre Mariquita !

—Sur le premier moment, je crus que ce n'était qu'un accident passager... et je ne le regretterai pas trop... au contraire.

Depuis longtemps, je rêvais de vivre toute à toi, ou, du moins, avec toi toujours près de moi.

Tu n'avais jamais voulu.

Ma fortune, mes triomphes, mon état de courtisane, disais-tu, t'effrayaient. Tu te refusais à être mon obligé...

Cuchillo fit un geste...

Oh ! tu avais raison ! s'écria-t-elle. Je le désirais, et, si tu avais accepté, je t'aurais méprisé.

Elle se mit à rire, en le regardant tendrement.

—Je suis ainsi faite, et je t'adorais de me résister et de rougir... un peu de moi.

Mais, à présent, j'étais pauvre, j'avais perdu mon gagne-pain. Le théâtre et les succès de toutes sortes m'échappaient.

Il ne restait que moi, moi toute seule.

Mon rêve me revint, plus doux et plus impérieux, à la fois. J'irai le trouver dans la Pampa ! me disais-je. Je lui orierai, en me jetant à son cou :

Me voilà ! Je n'ai plus que toi. Tu n'as pas voulu partager mes richesses et mes triomphes, je viens partager ta misère et ton obscurité.

—Tu voulais cela ?

—Oui, Cuchillo, je le voulais !

On n'ira pas me chercher là, pensais-je encore.

Je serai perdue dans le campo, et je pourrai y attendre, à l'aise, heureuse, le moment de la vengeance.

J'allais te faire prévenir, toi, toi seul, entends-tu bien, que je vivais, et combiner notre réunion secrète, quand, tout à coup, le bruit vint à moi qu'on avait trouvé ton cadavre auprès du corral !

Par Irma, par Mono, j'étais au courant de tout.

Le doute ne m'était pas possible.

Des gauchos avaient reconnu ton corps.

La description qu'on m'en dit était exacte...

Je crus que j'en mourrais de rage et de désespoir !

Cuchillo écoutait ces détails avec une émotion facile à comprendre, touché de cet amour, dont l'ardeur l'effrayait, ne sachant ce qu'il oserait lui dire tout à l'heure, quand sonnerait l'instant des explications définitives.

—On t'avait tué ! Qui t'avait tué !

La disparition de Louis Orlmont me le fit soupçonner immédiatement.

Mais sachant votre vie, à tous deux, et votre amitié, je ne m'expliquais pas ce qui avait pu le pousser à ce crime...

Quel intérêt y avait-il ?

Oh ! à présent... j'avais deux vengeances à poursuivre, et la mienne était celle qui me préoccupait le moins.

Mais pour te venger... il fallait savoir la vérité.

Cela me confirma, d'abord, dans mes résolutions de ne point révéler mon existence. Ainsi, j'étais plus libre, personne ne se défiait de moi.

Par Irma, par Mono, j'avais à ma disposition la meilleure des polices... tous les noirs de la République Argentine.

Tu sais combien ils sont habiles, discrets et dévoués, dans certaines circonstances. Les plus intelligents se mirent en mouvement, sans savoir qu'il s'agissait de moi et quelle volonté les guidait, simplement pour obéir à leur « mère ».

De la sorte, en peu de temps, j'appris ce que la police de Buenos-Ayres n'avait point découvert : à savoir, que le soir de l'incendie, un homme, que je reconnus à sa description, pour être Paul de Kandos, mon mari et mon assassin, s'était enfui dans le campo.

On y suivit sa trace.

On constata qu'un gaucho inconnu avait été vu, au corral, avec toi et Louis Orlmont.

Enfin, j'acqui la certitude que celui qui avait voulu ma mort, devait être celui qui t'avait frappé, de complicité peut être avec Louis Orlmont, puisque ces deux hommes avaient disparu ensemble.

Tout devint clair pour moi.

Paul a su que Cuchillo était mon amant, me dis-je ; tout le monde le savait, et il a voulu compléter sa vengeance.

Nos deux causes se confondaient.

J'avais à punir pour toi et pour moi... et c'était le même homme !

—En effet, murmura Cuchillo, l'erreur était inévitable.

—Pendant des mois, je fus sans nouvelles !

Qu'étaient devenus Louis Orlmont et Paul de Kandos ?

Disparus ! Impossible de retrouver leur trace.

Enfin, au bout de longtemps, j'appris que deux individus, semblables à ceux que je poursuivais, avaient été vus à bord d'un vaisseau, en rade de Rio-Janeiro, se dirigeant vers l'Europe...

—C'est bien cela, interrompit le faux duo.

—Mon plan fut établi aussitôt. Ma mort était acquise, officielle... Si bien acquise que j'étais déjà oubliée.

J'adoptai un faux nom, celui de Dolorès de Los Rios ; par l'entremise d'Irma, je me procurai de faux papiers, et je m'appretai à partir, à mon tour, à gagner l'Europe, décidée à frapper pour moi et pour toi.

—Mais comment vivais-tu, sans ressources ? Comment pouvais-tu faire les frais d'un pareil voyage, puis-que tu avais tout perdu ?... Cependant tu m'as dit que tu vendais tes anciens bijoux...

—Tout cela est vrai, quoique contradictoire en apparence.

Tu sais que je n'ai jamais eu d'esprit d'ordre. Ce que je gagnais, je le dépensais, me connaissant assez de valeur, de beauté et d'admirateurs pour ne point songer à l'avenir.

Le seul trésor que je possédasse, c'étaient des bijoux pour une somme considérable.

La plupart avaient disparu dans l'incendie. Mais quelques-uns, plus précieux, auxquels je tenais davantage, et que je ne mettais point, en ayant assez d'autres, étaient renfermés dans une petite cassette de fer.

Un jour, je ne sais comme cela se fit, j'avais eu un éclair de prudence. Je m'étais dit :